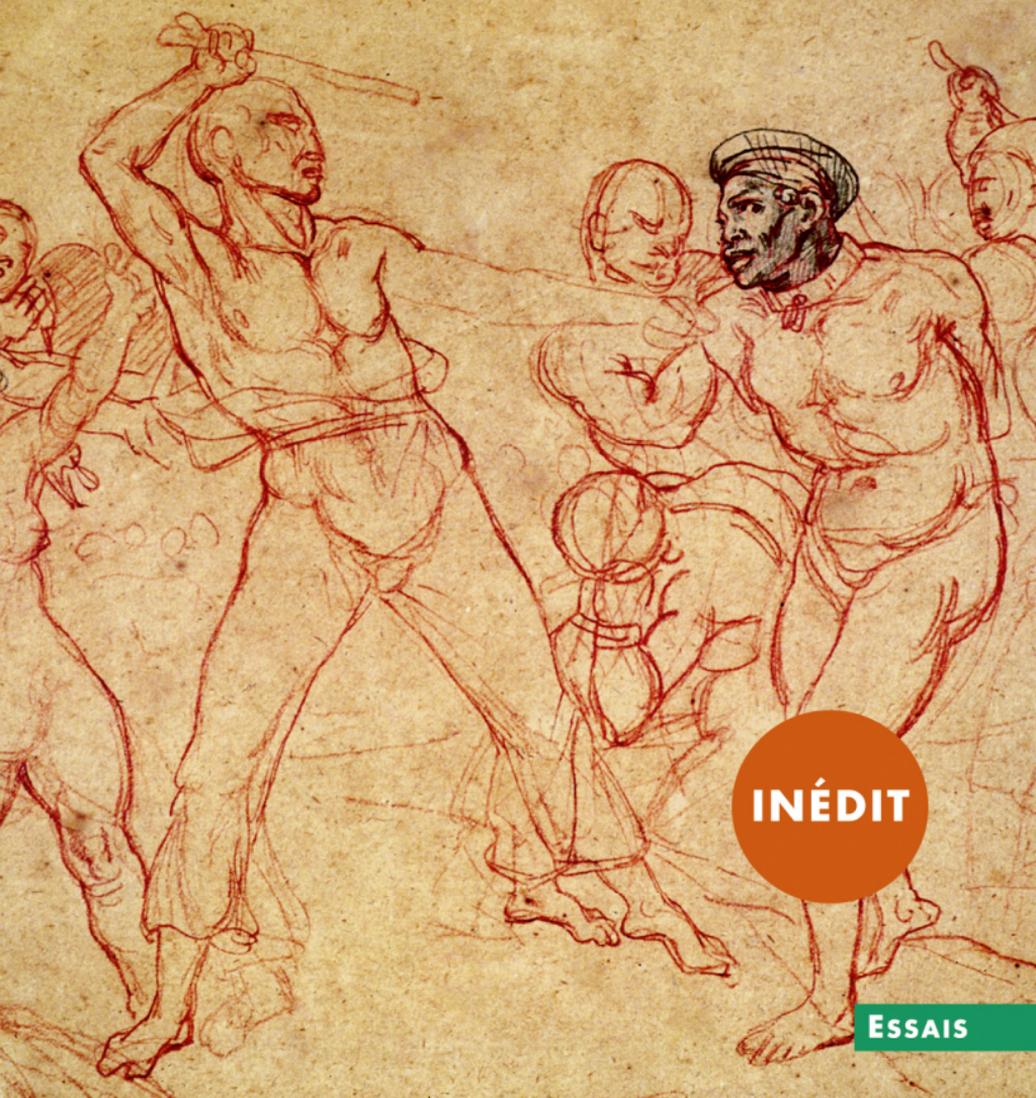


Aurélia
Michel

Un monde en nègre et blanc

Enquête historique sur l'ordre racial



INÉDIT

ESSAIS

Un monde
en nègre et blanc

Aurélia Michel

Un monde en nègre et blanc

Enquête historique
sur l'ordre racial

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

Éditions du Seuil

ISBN 978-2-0214-3236-7

© Éditions du Seuil, janvier 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Mon point de vue est, sans nul doute, façonné par mon histoire, et il est probable que seul un individu méprisé par l'Histoire en vienne à la remettre en question. D'un autre côté, ceux qui imaginent que l'Histoire les flatte (ce qu'elle fait effectivement, ayant été écrite par eux) sont prisonniers de leur histoire, tels des papillons épinglés, et deviennent incapables de se voir tels qu'ils sont ou de changer quoi que ce soit à eux-mêmes ou au monde.

James Baldwin,
« La culpabilité de l'homme blanc »,
Ebony, août 1965, traduit par Hélène Borraz
dans *Retour dans l'œil du cyclone*,
Paris, Christian Bourgois, 2015, p. 117.

Avant-propos

Commençons par ce qui aurait dû être la fin : en 1947, peu de temps après sa création, l'Unesco convoque un groupe d'éminents savants – ethnologues, sociologues, généticiens, anthropologues et biologistes – pour statuer sur la définition scientifique de la race et tordre ainsi le cou aux idéologies qui pourraient s'en réclamer. C'est une première réaction au traumatisme de la Shoah, mais aussi une prise de position critique vis-à-vis de la colonisation qui prévaut désormais au sein des nouvelles organisations internationales. Le résultat de cette longue enquête est publié sous forme d'un fascicule en 1950, sous le titre *Qu'est-ce qu'une race ?* La réponse, présentée de manière très pédagogique et étayée par de nombreux graphiques, est définitive : rien ou pas grand-chose. À partir de là, il devient établi que la race, une notion infondée sur le plan biologique, ne peut justifier aucune politique discriminatoire ni l'altération des droits humains universels proclamés en 1948 et ratifiés par toutes les démocraties – fussent-elles coloniales. Au contraire, le racisme, ou toute tentative de faire de la race le fondement d'inégalités constatées, est l'objet d'une condamnation morale, et, dans la plupart des cas, juridique.

La race, donc, n'existe pas. Que cette conclusion soit admise par une majorité de personnes, et que le racisme

soit devenu fortement accusatoire, y compris pour ceux qui le pratiquent, n'a pas suffi pourtant, loin de là, à éradiquer de nos sociétés les inégalités raciales ni la violence raciste. Pour mesurer cette violence et la force des non-dits, nichés dans une histoire commune à tout l'Occident, il suffit de se livrer à une petite expérience : prononcez le mot « nègre » dans un espace public, que ce soit dans une salle de classe, dans une cour de récréation, à la télévision ; les effets seront immédiats et terribles, alors même qu'il s'agit d'un mot complètement anachronique qui a été mille fois détourné de son sens premier. À titre de comparaison, dites le mot « serf » ou à la rigueur celui de « vilain » qui se rapportent eux aussi à des constructions historiques passées, faites de blessures, de domination, de mépris social, et vous constaterez que la charge de violence qu'ils charrient est quasiment nulle. Il y a bien dans le mot « nègre », qui est une métonymie datant de la fin du XVI^e siècle associant durablement les termes d'esclave et d'Africain, une puissante actualité. C'est encore l'écho de cette violence qui conduit beaucoup de personnes (blanches) à éviter le mot français « noir » au profit d'une sorte d'euphémisme, « *black* », qui place peut-être celui qui l'énonce à distance de la réalité qu'il évoque. Notons d'ailleurs que le qualificatif « blanc », lorsqu'il n'est pas assumé directement comme le projet d'un ordre raciste, peut lui aussi déclencher une très forte agressivité. Il dénonce en effet la même réalité que le terme « noir ».

La race donc, comme réalité sociale et politique, et malgré son invalidation scientifique, existe. Cette réalité est à la fois niée et parfaitement connue. C'est d'ailleurs le principal enjeu de ce livre que de rendre audible un ensemble de faits et de processus qui ont été depuis

longtemps attestés, décrits et sont accessibles dans l'espace public.

Ce que savent à la fois les historiens et la plupart des victimes a en effet été dénoncé et énuméré dans un épais corpus littéraire et politique, en particulier par des auteurs noirs, de Frederick Douglass à Ta-Nehesi Coates en passant par W. E. B. Du Bois, Aimé Césaire, Frantz Fanon et James Baldwin, qui ont lutté contre l'esclavage, contre la violence raciale et la discrimination, ou qui ont simplement témoigné de leur expérience d'individu dans une société raciste. Des dizaines de romans, de films ont été réalisés sur la période esclavagiste avant que certains fassent mouche comme la série *Roots* (1977) et plus récemment *Django* (2012) ou *12 Years a Slave* (2013)¹. La surprise et l'émoi général que ces œuvres ont provoqués nous révèlent à quel point nous sommes jusqu'alors restés comme protégés de ce passé.

Pourtant, de grands progrès ont été réalisés dans la reconnaissance de cette réalité sociale et politique ces dernières années, notamment, pour ce qui concerne la France, sous l'action de la loi Taubira de 2001 qui introduit et impose l'enseignement des traites et de l'esclavage atlantiques dans les programmes scolaires d'histoire. Bien sûr, les effets d'une telle loi dépendent encore de la capacité et de la volonté des enseignants à la mettre en œuvre. Il va sans dire que l'application du programme a été très variable, mais on peut considérer que les jeunes générations adultes sont mieux informées et conscientes qu'il y eut, quelque part dans le monde et à un moment révolu, un drame humain terrifiant.

Ces enseignements devraient être l'occasion de comprendre que l'esclavage est central dans la construction de la modernité européenne, et en particulier française,

puisque la France est probablement la nation qui a poussé le système esclavagiste et colonial à son plus haut degré et à sa pleine puissance. Pourtant, la connexion de cette histoire avec le présent et la réalité du racisme est faible. Il y a sans doute l'obstacle voire l'impossibilité de dire une telle violence. Il y a aussi, devant les faits, des mécanismes de défense récurrents, qui consistent par exemple à faire de l'histoire de l'esclavage une histoire de la marge, une histoire des victimes, une histoire de réhabilitation mémorielle, voire une contrition. Or, en quoi le développement du capitalisme atlantique, qui est la base de l'économie industrielle mondialisée dans laquelle nous vivons tous, et dans lequel l'esclavage et la colonisation ont joué un rôle majeur, serait-il périphérique ? Alors que cette évidence trône comme le nez au milieu du visage, alors que nous disposons de tous les outils pédagogiques pour comprendre ce lien, nous persistons à tourner autour de cette réalité. Qui ce déni protège-t-il ? De quoi ? Sommes-nous solidaires de ces violences passées ? Certes non. Les faits sont tout aussi indéfendables qu'insoutenables. Mais nous sommes responsables des contorsions grotesques qui persistent pour les mettre à distance, en faire une histoire périphérique, et surtout pour nier l'incidence actuelle de cette violence inédite, massive, industrielle, à la fois délirante et rationalisée, qui est le soubassement de notre société. Or, il est temps aujourd'hui, urgent même, grâce à la somme de connaissances et d'écrits publiés depuis deux siècles au moins, de connaître cette réalité sans détour. Il faut pour cela en accepter trois aspects qui ont été maintes fois montrés et le seront à nouveau dans ce livre : la centralité, la violence, la continuité de l'institution esclavagiste puis raciale dans notre histoire.

Ce livre ne prétend pas faire de révélations. Il ne mobilise que des faits bien établis, même s'il puise parmi les recherches les plus récentes. Il s'agit d'un livre de synthèse, une tentative de suivre le fil de la race dans la construction du monde contemporain, d'énoncer un récit commun ou du moins qui pose les bases d'une discussion commune. Il reprend une vaste bibliographie et propose un regard sur des sources déjà connues, auquel il renvoie pour que chacun – citoyen, enseignant, scientifique, élève, étudiant, curieux – puisse s'en saisir. Il est un livre d'histoire, une enquête qui expose les étapes chronologiques et les indices d'un processus. C'est par cette enquête, marque de sa discipline, que l'historien peut donner du sens et travailler la matière de la violence collective et des traumatismes qu'elle continue de produire.

Il me reste à préciser le contexte de mon approche et en particulier le fait je suis une historienne blanche. Cette condition, bien que j'aie compris incroyablement tard dans mon existence qu'elle était la mienne, explique ma démarche. Spécialiste de l'Amérique latine, pourtant sensible aux enjeux de l'inégalité et prompt comme toute humaniste à m'indigner contre l'injustice et la domination, je n'avais, avant de me voir confier un cours à l'université Paris Diderot en 2009 sur les Amériques noires, qu'une vague conscience de l'immense tragédie de l'esclavage atlantique. En préparant ces cours, au fur et à mesure de mes lectures et de mes échanges avec les étudiants, j'ai pu articuler la violence inouïe des faits avec les réflexes racistes perceptibles dans notre quotidien, sans aucun doute un héritage de cette histoire traumatique. J'ai surtout compris de quoi ces réflexes

nous – les Blancs – préservait : tout simplement de la conscience de cette violence proférée, terrible à assumer, et dont l'illégitimité totale ne peut être masquée que par de nouvelles violences. La violence des insultes, des ratonnades, de l'ignorance méprisante, fait office de preuves bien mauvaises que tout cela aurait été et serait légitime. Montesquieu, dans une formule célèbre, a résumé cet engrenage. Dans son réquisitoire contre l'esclavage des nègres, il relève avec ironie qu'« il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes ; parce que, si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens² ». Cette phrase dit parfaitement le piège dans lequel les Blancs – et, de ce fait, les individus et les groupes racisés – sont pris depuis deux siècles. Pour en sortir, ce livre invite à se passer de la morale et à se saisir de l'intangibilité des faits et de leur centralité dans le développement de nos sociétés, pour faire l'histoire d'un monde en nègre et blanc.

Car, parallèlement à ce que la sociologie permet de déconstruire et de dévoiler, à ce que la philosophie, le débat d'idées, l'engagement militant, la littérature ou le cinéma apportent à la réflexion collective et politique sur la violence raciale de nos sociétés, l'élaboration d'un savoir historique est fondamentale. Il s'agit d'affirmer qu'une histoire de la race est possible, que celle-ci est donc un objet historique : la race n'est pas simplement une pensée impure ou immorale que l'école républicaine doit apprendre à chasser et la justice réprimer. Il s'agit d'un processus qui a commencé par l'expansion européenne et le développement de la traite atlantique au XVI^e siècle, s'est diffusé à travers la colonisation de l'Afrique et de l'Asie, et auquel s'accrochent tous les

résidus de violence raciste encore présents dans nos démocraties capitalistes. La connaissance historique que nous avons aujourd'hui de l'ensemble de ce processus doit nous permettre de rendre intelligible ce que l'on peut tout simplement qualifier d'« ordre blanc ». Celui-ci, héritier de l'Ancien Régime chrétien en Europe et de son développement atlantique moderne, se développe à partir des Lumières et de la Révolution française. Cet ordre social, économique, militaire, politique, idéologique repose sur l'autorité de l'individu masculin d'origine européenne, et – citons au hasard parmi la multitude de ses attributs – sur son désir de liberté, de famille, de propriété et de patrie. Toujours menacé, vulnérable, il s'est défendu, arc-bouté, contre ses détracteurs et avant tout contre ses propres contradictions, notamment dans sa promotion d'une société égalitaire et démocratique. La race fait partie de ses arguments.

Or, comme tout phénomène humain, le monde « blanc », au masculin et singulier, qui a produit le mot « nègre », a lui aussi une histoire. Il a donc un début, une trajectoire et il aura un jour, selon toute probabilité, une fin. Avec ce livre, nous faisons le pari qu'en reconstituant son récit nous puissions, un peu plus, le mettre au passé, et ainsi en imaginer de multiples et flamboyantes mutations.

INTRODUCTION

Nègre et Blanc, histoire de mots

Bien que le terme n'apparaisse pas dans le titre, ce livre aborde la place de la race dans notre histoire contemporaine. Or, qu'est-ce que la race ? Posée d'emblée, cette question est souvent le début d'une impasse. Existe-t-elle, est-ce une idée, un concept ? Est-ce une théorie scientifique, un mythe ? Une réalité sociale, une évidence anatomique ? En France, on a dit très souvent qu'admettre l'existence de la race était déjà une posture raciste. Autrement dit, il n'y a pas de race sans racisme, si bien qu'on a songé à se passer du mot pour en finir avec ses effets. Cela ne résout évidemment pas le problème car le racisme peut se passer de la race. Dans les années 1970, la sociologue Colette Guillaumin¹ a proposé pour la première fois de définir le racisme comme étant l'exercice d'une domination par discrimination, selon un attribut supposé biologique, apparent ou pas, qui détermine les caractéristiques d'un groupe et non d'un individu. Cette définition est fondamentale, car elle établit deux éléments : la fonction de domination du racisme, et sa nature absolument construite, qui s'affranchit en réalité des caractères biologiques et de leur visibilité. Peu importe l'attribut (nez, poil, orteil, groupe sanguin) sur lequel le racisme s'arrime, il s'agit toujours d'en faire un support de la domination. Mais cette définition soulève une foule d'autres

questions : s'agit-il de toute assimilation à des traits physiques et moraux ? La discrimination des roux est-elle du racisme ? L'islamophobie, qui fait référence à une culture religieuse et non à des traits physiques, est-elle du racisme ? Qu'en est-il de la xénophobie ? Et de toutes les autres phobies ? L'histoire comme discipline des sciences humaines apporte un type de réponse à ces questions. Elle montre que, parmi toutes les dominations ou rejets fondés sur l'altérité, celle fondée sur la race est singulière. Cette domination n'est pas n'importe quel sentiment de supériorité ou violence envers autrui, tel que l'on peut probablement en retrouver dans toutes les sociétés, de tous les temps et régions du monde. Bien sûr, le fait de construire une altérité pour en faire un objet de rejet n'a rien de biologique ou de naturel, mais c'est un phénomène très répandu dans le monde social. Or, parmi ses multiples manifestations, l'assignation à une race est un procédé unique qui s'inscrit dans le contexte de l'occidentalisation du monde. Pour analyser ce procédé, on peut commencer par s'interroger sur la chronologie de son apparition. Car, à défaut d'une définition stricte, il peut être utile de partir de quelques indices livrés par l'histoire des mots, d'en suivre l'intrigue, l'étymologie, l'évolution de leur sens, de leur usage et pouvoir sur ce qu'ils nomment.

Le mot « race » lui-même n'a pris son sens contemporain que tardivement. Le terme, d'étymologie incertaine, apparaît en Europe à la fin du xv^e siècle². Il désigne alors la lignée, attribut de la noblesse féodale qui, en établissant sa généalogie, se distingue du commun. De récents travaux historiques ont montré qu'à cette époque, entre le xv^e et le xvi^e siècle, la noblesse européenne opère un changement de paradigme qui privilégie les

liens de « sang », par rapport aux liens de « terre », notamment pour modifier le principe des successions et héritages, et répondre ainsi à une crise majeure de son économie³. Plus tard, au XVII^e siècle, on trouve également le mot « race » pour désigner des lignées dans le monde animal. Se démocratisant, il devient dans le français de l'époque classique un synonyme du mot « peuple », et, à ce titre, il est parfois utilisé chez les savants naturalistes des Lumières pour différencier des groupes humains les uns des autres, sans pour autant que cela présume d'une distinction fondamentale au sein de l'humanité⁴. À partir de la fin du XVIII^e siècle, il prend progressivement son sens contemporain, qui se fige vers les années 1830-1840, pour classer des sous-ensembles de l'espèce humaine selon des caractéristiques physiques et morales supposées communes.

Ainsi, la chronologie du mot « race » nous donne déjà quelques indications : d'une part, l'idée de race est d'origine européenne, plus particulièrement latine (le mot anglais « *race* » vient du français « rasse » ou « race » et n'est pas utilisé avant le XVIII^e siècle), d'autre part, la race dans son usage contemporain apparaît lorsque l'esclavage disparaît, c'est-à-dire lors d'une longue séquence de la fin du XVIII^e à la fin du XIX^e siècle. Il faut donc considérer que l'idée de race ne précède pas l'esclavage européen ni ne le justifie. Autrement dit, comme l'a formulé un jour simplement un de mes étudiants noirs assez surpris : « Ce n'est donc pas parce qu'ils étaient racistes que les Européens ont mis les Africains en esclavage. » Comme nous le verrons, il faut même inverser la proposition : c'est bien parce que les Européens ont mis les Africains en esclavage qu'ils sont devenus racistes. Il faudra donc, pour comprendre

le racisme, reconstituer les éléments qui ont conduit les Européens à la traite en Afrique. Or, ces raisons sont bien antérieures à l'idée de race et n'ont même strictement rien à voir avec la couleur de peau.

Poursuivons justement notre enquête lexicale : nous voyons, quelque temps avant l'idée de race, apparaître l'usage du mot « blanc » pour désigner les populations d'origine européenne. On sait que l'invention de la catégorie caucasienne, qui caractériserait la race blanche, est elle aussi forgée à la toute fin du XVIII^e siècle. Mais la couleur des Blancs précède la race. Cette désignation entre peu à peu dans le langage courant aux Amériques à partir de la fin du XVII^e siècle, c'est-à-dire au moment où se développe l'économie de plantation esclavagiste dans les Caraïbes⁵. Au début de la conquête de l'Amérique, les Européens se définissaient comme « chrétiens », ce qui suffisait à les distinguer des Indiens. Au fur et à mesure de la consolidation des empires coloniaux, les catégories d'« Espagnols » ou de « Portugais » apparaissent. Mais la présence de nombreux Européens, et surtout, au fil des décennies, la multiplication de leurs descendants créoles – c'est-à-dire nés en Amérique – conduisent à distinguer par leur « couleur » ceux qui ne sont ni noirs, ni indiens, ni métis. C'est l'origine européenne et non plus le lieu de naissance, la religion, ou la nationalité, qui regroupe sous un même terme aux Indes tous ceux qui ne sont pas assujettis au travail, par le tribut ou l'esclavage. Plus encore, après deux siècles de métissage entre les populations européennes, africaines et indiennes, la couleur blanche devient la marque d'une position sociale dominante. L'origine européenne des colons peut être lointaine, et leur couleur de peau trahir quelques mésalliances, ils n'en demeurent pas moins

CHAPITRE 10. Nouvelles conquêtes	
(1850-1885)	247
Réorganisations du travail colonial sans l'esclavage (1850-1875)	249
<i>Difficile transformation</i>	
<i>des relations sociales aux Amériques</i>	249
<i>Nouveaux projets productifs en Afrique</i>	256
<i>La science du Blanc</i>	259
La conférence de Berlin (1885)	263
 CHAPITRE 11. Le gouvernement des races	
(1885-1915)	271
Néoplantations (1885-1910)	272
Politique des races	285
Renforcer le récit de la supériorité blanche	289
Le corps de la nation entre dégénérescence et pureté nationale	295
 CHAPITRE 12. Délires, démons, démocraties	
(1920-1950)	303
Réajustements démographiques après la Première Guerre mondiale	305
<i>En ville : race et modernité</i>	306
<i>Dans les colonies</i>	313
Années 1930, la foule raciste	319
<i>Deux crises raciales</i>	
<i>au tournant des années 1930</i>	320
<i>Entre déni et fascination</i>	323
 CONCLUSION : L'intrigue de la race	335
« Fiction nègre »	340
« Fiction blanche »	344
En finir avec la race	349

Notes	353
Bibliographie complémentaire.....	377
Remerciements.....	393